

Mr. Salmon Review
Membre du Institut
longue revue

TIRAGE A PART NE POUVANT ÊTRE MIS DANS LE COMMERCE

butavand

REVUE
DE
PHILOLOGIE

DE
LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE ANCIENNES

TROISIÈME SÉRIE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

P. JOUGUET ET A. ERNOUT

PROFESSEURS A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS
DIRECTEURS D'ÉTUDES A L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES

ANNÉE ET TOME I (53^e DE LA COLLECTION)

4^e Livraison (Octobre 1927)

DES FRAGMENTS DE L'ODYSSÉE
DANS LE
TEXTE ÉTRUSQUE DE LA MOMIE D'AGRAM
III
PAR
F. BUTAVAND

PARIS

LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK

11, RUE DE LILLE, 11

1927

TOUS DROITS RÉSERVÉS

Bibliothèque Maison de l'Orient



133875

LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK

II, RUE DE LILLE — PARIS-7^e.

Registre du Commerce.
Seine. N° 184-434.

Chèques postaux :
PARIS N° 734-94

EXTRAIT DU CATALOGUE GÉNÉRAL (PRIX NETS SANS MAJORATION)

*Les ouvrages ci-dessous sont expédiés franco dans tous les pays de l'Union Postale
contre reçu en mandat-poste ou valeur à vue sur Paris
de leur montant augmenté de 10 % pour frais de port et d'emballage.*

- ΑΙΣΧΙΝΟΥ περί τῆς παραπροσέτις, Eschine, discours sur l'ambassade. Texte grec publié avec une introduction et un commentaire, par J.-M. JULIEN et H.-L. DE PERÉRA, sous la direction de Am. HAUVETTE. 1902. In-8. 40 fr. »
- Anglade, J., Grammaire de l'ancien Provençal ou ancienne Langue d'Oc : Phonétique et morphologie. 1920. In-12, cartonné. 25 fr. »
- Antoine, F., Manuel d'orthographe latine, d'après le Manuel de W. BRAMBACH, traduit, augmenté de notes et d'explications. 1881. In-12. 5 fr. »
- Arnould, L., Méthode pratique de thème grec. 1892. In-12. 5 fr. »
- Audouin, E., Étude sommaire des dialectes grecs littéraires (autres que l'Attique) : homérique, nouvel-ionien, dorien, éolien, avec une préface par O. RIEMANN. 1891. In-12, cartonné. 15 fr. »
- Bally, Ch., Traité de stylistique française. 2^e éd. 1919-21. 2 vol. In-8. cart. 75 fr. »
- Berger, E., Stylistique latine, traduite de l'allemand et remaniée par M. BONNET et F. GACHE. 4^e édition revue et augmentée. 1913. In-12, cartonné. 15 fr. »
- Besnier, M., Lexique de géographie ancienne, avec une préface de R. CAGNAT. 1914. In-12, cartonné. 40 fr. »
- Boisacq, E., Dictionnaire étymologique de langue grecque étudiée dans ses rapports avec les autres langues indo-européennes. 2^e éd. 1923. In-8, cartonné. 200 fr. »
- Bonnet, M., La Philologie classique. Six conférences sur l'objet et la méthode des études supérieures relatives à l'antiquité grecque et romaine. 1892. In-8. Prix. 15 fr. »
- Bourciez, E., Précis historique de phonétique française, 6^e édition revue et corrigée. 1926. In-12, cartonné. 18 fr. »
- *Éléments de Linguistique romane*, 2^e éd. refondue et compl. 1923. In-8. 36 fr. »
- Brugmann, K., Abrégé de grammaire comparée des langues indo-européennes, d'après le précis de grammaire comparée de K. BRUGMANN et B. DELBRÜCK, traduit par J. Bloch, A. CUNY et A. ERNOUT, sous la direction de A. MEILLET et R. GAUTHIOT. 1903. In-8 avec 4 tableaux. 50 fr. »
- Cart, L. W., Précis d'histoire de la littérature allemande, avec notes bibliographiques et tableaux synchroniques. 1898. In-12, cartonné. 15 fr. »
- Chevaldin, L. E., La Grammaire appliquée ou série synoptique de thèmes grecs et latins sur un chapitre de Montesquieu, avec une introduction théorique et un appendice contenant des Conseils pour les versions grecque et latine. 1897. In-12, cartonné. 12 fr. »
- Ciceronis, M. T., ad Quintum fratrem epistola prima. Texte latin publié avec un commentaire critique et explicatif et une introduction par F. ANTOINE. 1888. In-8. 40 fr. »
- in M. Antonium Oratio Philippica prima. Texte latin publié avec apparat critique, introduction bibliographique et historique et commentaire explicatif, par H. DE LA VILLE DE MIRMONT. 1902. In-8. 40 fr. »
- Cucuel, C., Éléments de paléographie grecque d'après la « Griechische Paläographie » de V. GARDTHAUSEN. 1891. In-12, avec 2 planches, cartonné. 15 fr. »
- Devillard, E., Chrestomathie de l'ancien français (IX^e-XV^e siècles). Texte, traduction et glossaire. 1887. In-12, cartonné. 15 fr. »
- Dottin, G., Les Anciens Peuples de l'Europe. 1916. In-8, cartonné. 25 fr. »
- La Langue Gauloise : Grammaire, texte et glossaire. 1920. In-8, cart. 25 fr. »
- Ernout, A., Morphologie historique du latin, avec un avant-propos par A. MEILLET. Nouvelle Édition. 1927. In-12, cartonné. 24 fr. »
- Recueil de textes latins archaïques. 1916. In-8. 15 fr. »
- Gache, F. et H. Dumény, Petit Manuel d'archéologie grecque, d'après J.-P. MAHAFFY. 1887. In-12, cartonné. 40 fr. »
- et J.-S. Piquet, Cicéron et ses ennemis littéraires, ou le Brutus, l'Orator et le De optimo genere oratorum, traduit d'une préface de O. JAHN et suivi du texte annoté du *De optimo genere oratorum*. 1886. In-8. 40 fr. »
- Goyau, G., Chronologie de l'empire romain publiée sous la direction de R. CAGNAT. 1891. In-12, cartonné. 30 fr. »

DES FRAGMENTS DE L'ODYSSÉE
DANS LE
TEXTE ÉTRUSQUE DE LA MOMIE D'AGRAM

III

LES FRAGMENTS SANS TERMES NUMÉRIQUES¹.

Nous avons examiné à propos de noms de nombre la presque totalité de la seconde moitié du texte d'Agram. Il nous reste à examiner les autres fragments.

Colonne I. Nous ne possédons que les débris informes de cinq lignes qui permettent cependant de montrer qu'il s'agit bien du début de l'Odyssée (chant I^{er}, v. 1 à 7) :

l. 1 : *χriēi*, gr. *χρῶω*, oracle, parole divine, cf. : « muse, dis-moi... » ;

af..., lat. *affatim*, cf. fécond en ressources ;

l. 2 : *versum*, cf. v. 2 *ἐπερσεν*, lat. *verso*, « renversé (la ville sacrée) » ;

l. 3 : *etrasa*, v. 5 *ἐταίρων*, compagnons ;

l. 4 : *zaxri*, gr. *ζῶαριζ*, *ζωγρείζ*, rançon, prix, cf. « même à ce prix »

l. 5 *uχtiθur*, lat. *victis*, v. 7 : victimes.

Colonne II. Les cinq premières lignes sont trop mutilées pour pouvoir être examinées utilement. Ligne 6 est la formule *ehse. tinsi. tiurim. avils. χis*, déjà vue, et à la suite, *cisum. pute. tul. θansur*. Ces formules surviennent chacune sept ou huit fois dans le texte d'Agram et cinq fois elles sont consécutives.

Pour situer la ligne 6 dans l'Odyssée nous avons observé qu'elle contient *tinsi*, Jupiter et *avils*, temps, durée. Comme chaque colonne représente la valeur de trente lignes au maximum, correspondant à environ trente-cinq vers, la ligne 6 de la col. II doit arriver vers le quarantième vers. En effet on lit au v. 45 l'invocation de Minerve à Jupiter, mentionnant Saturne, dieu du temps : « O notre père, fils de Saturne, ô le plus puis-

1. Note de la Direction. Cet article fait partie d'une série d'études acceptées par la précédente direction de la Revue (Voir Rev. de Phil. année 1926, p. 38 et suiv., p. 173 et suiv.). — P. Jouguet et A. Ernout.

sant des souverains : celui-là, certes, a péri d'une mort méritée... »

On reconnaît, outre *tinsi* et *avils* : *ehrise*, gr. Ἐδρήεις, solide, stable, cf. puissant ;

tiurim, lat. *deus, deorum* ;

χis, fils, petit, hg. *kis*, gr. χίσις ;

cisum, lat. *quidem* (?) ;

pute, lat. *puto* ;

tul, lat. *tuli*, de *fero*, ou *doleo* ;

θansur, gr. θάνατος, peine de mort.

Après cette invocation Minerve plaide auprès de Jupiter la cause d'Ulysse qu'elle représente dans une île lointaine, entourée par les flots, où il est retenu par la déesse qui sera désignée trente vers plus loin par « nymphe aux belles tresses », fille d'Atlas qui connaît les abîmes de la mer, et ne cesse de le charmer par des paroles séduisantes. A ces quelques vers correspondent les lignes 7, 8 et 9 du texte d'Agram : *haθrθi. repinθic. sacnicleri. cilθl. spureri. meθlumeric. enas*.

Cette formule, comme la précédente, paraît avoir frappé fortement l'imagination du copiste étrusque ; elle est en effet répétée quatre fois par la suite (col. V et IX), avec *haθec. repinec*, au lieu de *haθrθi. repinθic*.

On reconnaît *cilθls. spurestres. enas* vus col. VIII, ainsi que *sacnicleri*.

haθ-r-θi, lat. *vadum* ; *repintic* lat. *ripa* : au bord de la mer.

Pour *haθ-*, *vad-*, on comparera le nom de Vathy, capitale actuelle d'Ithaque, qui est aussi celui de la capitale de Samos ;

sac-nicleri, aux belles tresses ;

spureri enas, les bornes de l'Océan ;

meθlum-eric, cf. *meθlumθ*, col. XII, μέτζ, *limen*, éloigné ;

L. 9 : *sveleric. svec. an. cs. mene. utince. zixne. setiru. nec*.

On trouve deux fois col. IV :

sveleric. svec. an. cs. mele. θun. mutince ; nous admettrons donc la lecture *mele... mutince*, plus nette que la l. 9, col. II.

On reconnaît :

sveleric, svel- ; cf. lat. *spel-*, grotte, abîme ; *svec. mele*, peut-être lat. *suc-, mel-*, cf « douces » ;

mutince, lat. *mut-* ; *-ce*, lat. *cum*, avec des paroles :

zixne, cf. all. *-züchen*, ravir, charmer ;

setiru, lat. *sedere*, sédentaire, enfermé ;

nec, attaché, emprisonné, lat. *nect-*.

Autant qu'on en puisse juger les désinences en *ic, θic, ric*, indiquent des adjectifs, cf. *etertic, hursic*, etc., déjà vus. Les

désinences *θi* et *ri* sont probablement casuelles; *θi* serait locatif et *ri*, génitif. . .

Les quatre dernières lignes de la col. II contiennent trois fois *nunθenθ* et une fois *nunθen*. Ce dernier mot n'est autre que le gr. *νύμφη*, nymphe. On lui comparera *nun*, fréquent dans le boustrophédon de Capoue, et qui s'identifie à femme, pleureuse à gages, cf. lat. *nonna*.

Nunθenθ désigne Neptune, l'ancêtre des nymphes marines. En fait, quelques vers après le passage de l'Odyssée examiné plus haut, on trouve la réponse de Jupiter qui rappelle la rancune de Neptune pour Ulysse qui a crevé l'œil du cyclope, fils du dieu marin et d'une nymphe enlevée dans les grottes profondes. Les lignes 10 à 13 correspondent à ce passage où le nom de Neptune est cité plusieurs fois, et où figure le mot nymphe. Dans le texte étrusque *nunθenθ* est précédé à deux reprises des mots *raz. θura* alors qu'en regard dans l'Odyssée le mot Neptune est accompagnée deux fois de la formule « qui soutient (ou qui ébranle) la terre » A part la mention relative à Polyphème, qui n'apparaît pas explicitement dans le texte d'Agram, il y a concordance. Signalons: *razθ*, lat. *rect-*, *tura*, lat. *terra*;

tei, déjà vu, tenace; *fasei*, lat. *fatum*,
zarfnēθ. zusle. nunθen; cf. col. IV: *zarvenēθ. zusleves. nunθen*;
 col. IX: *zusleve. zarve*; expliquons *zarve*, lat. *serva, -nēθ*, mer;
zusleve, lat. *dis-*, *levare*, enlever; *farθan*, lat. *partur-*, enfanter;
aiseras, lat. *ædes*, déjà vu, demeure, maison, asile.

En somme la colonne II apparaît comme un raccourci du chant I^{er} entre les vers 45 et 75.

.*

Colonne III. Elle correspond à la fin du chant II où est raconté l'embarquement de Minerve avec Télémaque et ses compagnons.

Dans les lignes 1 à 5, qui sont très mutilées on reconnaît *puruθn, zusleva, husina, caperi*, déjà vus col. VIII. Dans les lignes qui suivent se trouvent un grand nombre de mots de cette dernière colonne, avec intercalation des formules de la col. II; *cletram. srenχve*, etc. . . La colonne finit sur la formule *ēhrse. tinsin*. . . On remarquera l. 18 le mot *crapsti*, qui revient plusieurs fois par la suite dans le manuscrit: *crapsti*, navire, cf. turc *karap*, fr. corvette, port. *caravella*, russe *корабль* (*karap*).

Colonne IV. Elle se compose à peu près exclusivement de

répétitions monotones et incohérentes de phrases ou de lambeaux déjà vus dans les colonnes précédentes. Au milieu de ce rabâchage on relève toutefois les fragments suivants qui sont nouveaux :

l. 5 et 18: *θezine. ruze*; *θezine. ruze. luzlγne*;

l. 13: *fasi. cntram. ei. tul. var. celi. suθ*;

l. 21, 22: *ραγθ. sutanas. celi. suθ. eisna. pevαχ. vinum. trau. pruχs.*

Ces fragments caractérisent le chant III de l'Odyssée, auquel le scribe étrusque a voulu donner une mention furtive au milieu de son rabâchage :

θezine. ruze. luzlγne; on a vu cette formule col. VIII avec *nuzlγne* au lieu de *luzlγne*: « le soleil brillant se coucha... » Cette image intervient pour la première fois vers le premier tiers du chant III où est rappelée l'assemblée des Grecs, tenue au *soleil couchant*, contrairement à l'usage. A la fin du chant la formule « le soleil se coucha et les sentiers s'obscurcirent » revient deux fois, et le chant se termine d'ailleurs par elle. On comparera la l. 18 du texte étrusque.

fasi. cntram. ei. tul. var. celi. suθ. Le mot *suθ, suθi*, est bien connu par de nombreuses inscriptions funéraires, il signifie: tombeau, chambre mortuaire ou sépulcre: lat. *tuta*, protection abri, all. *Schutz*, fr. *soute*.

Le mot — ou l'idée — de tombeau est assez rare dans l'Odyssée; exceptionnellement il se rencontre à plusieurs reprises dans le chant troisième. Ainsi on lit, l. 10 *ραγθ. suθ.*, et au milieu du chant III on trouve dans le discours de Nestor relatif au sort de Ménélas: «... amasser sur lui la terre du tombeau...».

Quelques vers plus haut le discours de Minerve se termine par ces mots: «... le Parque fatale qui couche l'homme au tombeau...» C'est la traduction même de la phrase l. 13, 14: *fasi...* On reconnaît:

fasi, lat. *fatum*, destin, Parque;

cntram, lat. *contra*-(?), contraire, fatal;

tul-, lat. *tuli, fero*;

var, lat. *vir*, homme;

celi, lat. *cli-*, *clin*, gr. *Κλι-*, déjà vu col. VIII: *celi. huθis. zaθrumis*; idée d'incliner, *coucher*, de lit, de table; *celi, h. z.* table onzième.

La colonne IV se termine par la répétition (l. 21): *ραγθ. sutanas. celi. suθ*, suivie de la phrase:

l. 22: *eisna. pevαχ. vinum. trau. pruχs* qu'on comparera à la fin de la col. IX:

aisna. hinθu. vinum. trau. prucunas.

C'est une réminiscence du récit de navigation qui termine le chant II :

pevaχ, passé, lat. *favere* ;

hinθu, lat. *ventus* ;

trau, lat. *tor-*, fr. *toron*, corde, tordu ;

pruχ, *pruc-*, gr. βραχύς, court ; cf. fin du chant II : « Minerve leur envoya un vent favorable » « tendirent les voiles avec des courroies bien tordues »

Colonne V. Elle est très analogue dans sa facture à la précédente. Elle se compose de répétitions du contenu des colonnes précédentes, avec intercalation de lambeaux confirmant que cette colonne a la prétention de correspondre au chant IV.

Ces fragments nouveaux apparaissent dans le dernier tiers de la colonne, vers la ligne 16 ; ils constituent une réminiscence du chant IV, précisément dans son dernier tiers où apparaît la nymphe Idothée, l. 16 : *vacl. θesnīn. raχ. cresverae.*

Dans le discours de la nymphe on lit : « . . . quand le soleil est parvenu au sommet de sa course ». On reconnaît :

vacl, *θesnīn*, cf. *θezīne*, soleil ;

raχ, dresser, élever ;

cresverae, lat. *crista*, *crescere* ;

l. 18, 19 : *truθ. traχs. rinuθ. citz. vacl. nunθen.*

Cette phrase correspond au passage suivant qui arrive une quarantaine de vers après le précédent dans l'Odyssée : « . . . elle (la bonne nymphe ou déesse) nous apporta quatre peaux de phoques ». On reconnaît :

rinuθ, cf. *rinus* déjà vu col. IX, γ 3, peau ; *citz*, cf. *ciz*, col. VII, lat. *ced-* céder, laisser ; *vacl. nunθen*, la bonne nymphe ;

traχs, *traχ-*, phoque, cf. gr. θράξ- voyant. Dans plusieurs langues le nom de cet animal est tiré de sa couleur feu ou fauve (pour les espèces communes en Méditerranée) cf. gr. Φόξ-, all. *Robbe*.

truθ, paquet, cf. *trousse*, trousseau, le texte grec précise le nombre quatre.

Le mot *thesan* figure quatre fois à la col. V, dans les lignes qui suivent. En fait le mot Aurore revient au moins trois fois à partir du moment où apparaît Idothée. Cet épisode se termine par : « quand parut l'Aurore, fille du matin, nous lançâmes nos navires sur la mer . . . ». On comparera la fin de la col. V : *cilθl. spural. meblumesc. enas. cla. thesan.*

Col. VI. C'est au milieu de cette colonne qu'apparaît, avec

zathrumsne, la numérotation, par où nous avons commencé l'étude du texte d'Agram.

La première partie de la colonne contient huit lignes : elles continuent le texte précédent et sont effectivement relatives au passage où apparaît Pénélope pleurant son époux et son fils. Cette partie rappelle la fin du chant XIX que nous avons examinée à propos de la col. XI, (3 d) : *anc.* (l. 1), *laeti. anc.* (l. 5) ; *anc.*, mère, déjà vu col. X, l. 6 ; *laeti*, cf. *laut*, affranchi, serviteur, all. *Leute* ; *laeti. anc.*, nourrice, Euryclée ;

aniaχ (l. 2, 4), époux ;

hamzes, *hamzeti* (l. 3, 5), femmes ;

pebereni, cf. col. X, vieillard, vétéran, ici Laërte ;

velhinal, *-al*, adject. ; *velθ-*, héros :

aisunal, *-al*, *ais-un-*, divin :

capere, Minerve, à l'égide, invoquée dans le discours d'Euryclée, et plus loin, par Pénélope ;

sacnicla, magicienne, cf. scène du fantôme de Minerve.

Pour avoir examiné en entier le texte d'Agram il nous reste à voir les colonnes VII et IX, et les lignes γ de la colonne VIII.

En ce qui concerne la colonne IX nous nous bornerons à constater combien sa facture est analogue à celle de la col. IV. En admettant les rétablissements effectués par Krall pour les lacunes des deux premières lignes, on voit qu'elles rappellent le début des col. IV et V. L'avant-dernière ligne de la col. IX est semblable à la dernière de la col. IV, ainsi qu'on l'a signalé. Dans l'ensemble le texte de la col. IX se compose du même rabâchage que celui de la col. IV.

La colonne VII mérite une mention spéciale. Ses quatre premières lignes qui sont d'ailleurs séparées de la suite par un signe en forme de double D tracé en rouge sont remarquables par la répétition qu'elles contiennent. Les diverses parties sont liées par la conjonction *etnam*, ensuite, et se composent de la formule :

ciz. vacl. male. ceia. hia. avec un remplissage variable.

ciz. cf. *citz*, vu plus haut, col. V lat. *ced-*, donner ; *ciz vacl*, donner bénévolement ;

Ces constatations amènent à penser que ces lignes correspondent à des versets du Livre des Morts : « j'ai donné du pain à qui avait faim ; puis j'ai donné à boire à qui avait soif ; puis j'ai donné des vêtements à qui était nu ; etc. . . »

male, lat. *male*, pauvrement.

ceia, peut-être pronom relatif, ceux qui ;

hia, lat. *hio*, *hians*, avide ou béant.

La formule serait : j'ai donné par bonté d'âme... à ceux qui en manquaient »

Voyons le remplissage :

l. 3 : *aisvale*. lat. *aes*, *valeo*, aumône ;

l. 4 : *ale*, lat. *alo*, nourrir ;

l. 5 : *vile*, *vale*, lat. *vilis*, bon marché ;

l. 9 : *trin. velvre* ; *velvre*, cf. lat. *pellis*, *vellus*, peaux, vêtements, *trin*, gr. *θηρωνος*, mendier, se lamenter. En fait plus haut la formule remplie par *aisvale* est complétée in fine par *trinθ*.

Traduction :

« ...ensuite j'ai donné bénévolement des couvertures aux mendiants qui en manquaient ; ensuite j'ai donné l'aumône aux malheureux qui mendiaient ; ensuite j'ai donné du pain aux, etc... ; ensuite j'ai vendu sans surfaire. »

Malgré le signe séparatif qui termine la ligne 5, la ligne suivante sauf par son dernier mot *sacnicn* se rattache à ce qui précède. On reconnaît *hia. ciz. trinθasa*. Pour *staile*, *st()le*, peut-être gr. *στύλη*, et *στολή*, menue monnaie et costume.

Le reste, l. 6 à 24, se rapporte au chant X puisque la colonne précédente se termine avec la fin du chant IX et que la suivante contient le début du chant IX (col. VIII).

On ne peut songer à en faire une analyse complète, à raison des lacunes et des intercalaires qui farcissent le texte. On reconnaît :

l. 6, 7 : *sacnicn. an. cilθ. ceχane*... cf. vers 136 : Nous arrivâmes... chez Circé, déesse terrible...

l. 15, 16, 17, 18 ; cf. Odyssée v. 466 à 480 : jusqu'à la fin de l'année, à savourer... les vins délectables... elle dit, et notre âme généreuse... quand le soleil est couché... lit magnifique de Circé...

l. 16, *ic*, cf. *ix* col. XII, dit ;

cl(evr), lat. *clem.* ; *nθ*, lat. *nutr-* ;

sucic, lat. *succ-*, breuvage ;

rilsthvene, ril, année ; *acil*, bientôt jusqu'à ; *etnam. tesim. etnam. celucn* formule de la col. VIII, réminiscence appelée par l'idée de « coucher du soleil » ; *sacnicleri*, Circé, aux belles tresses.

L. 19 et suivantes : fin du chant X, v. 352 : « Un des compagnons, Elpénor, alourdi par le vin, ni très guerrier, ni intelligent... » On reconnaît :

nac, compagnons, clients, vu col. XII.

suci, breuvage ; *murin*, gr. $\mu\omega\rho\acute{o}\varsigma$ hébété ; *velhite*, guerrier.

Col. VIII. Les six dernières lignes γ_1 à γ_6 correspondent à la fin du chant XI ; on reconnaît :

nunthene, nymphe (Proserpine) ;

sahas, lat. *satell-* ; *nakhve*, gr. $\nu\acute{\epsilon}\chi\upsilon\varsigma$, morts ; *sahas nakhve*, cf. légions de morts : $\mu\omega\rho\acute{\iota}\alpha \nu\epsilon\chi\rho\acute{\omega}\nu$, v. 632 ;

L. γ_1 à γ_6 on retrouve les mots déjà vus dans les scènes de navigation : *huslne*, pour *husine*, etc... v. notamment même colonne l. 3 à 15. Ce passage correspond aux vers 636-640 du chant XI.



LE PROBLÈME DE LA LANGUE ÉTRUSQUE.

Il résulte de ce qui précède qu'à part une courte concession faite à la forme du « Livre des morts » égyptien, le texte d'Agram se compose de fragments de l'Odyssée. Nous avons pu identifier les plus importants, et sur les cent cinquante lignes à peu près lisibles et complètes que présente le manuscrit, relever, défalcation faite des répétitions, la valeur d'environ quarante à cinquante lignes de texte bilingue.

La preuve de l'identification réside dans la « topographie » comparée des écrits : marqueterie des mots répétés, correspondance des noms de nombre et des mots déjà connus. A cette preuve vient s'ajouter la présomption qui résulte de la comparaison gréco-latine du vocabulaire, en application du principe expérimental fourni par l'examen des quelques termes étrusques dont la signification est anciennement connue. Il ne nous a pas semblé qu'on pût appliquer les méthodes rigoureuses de la linguistique à une langue dont l'origine et la grammaire sont inconnues ; aussi la vérification que nous présentons est-elle d'ordre purement « statistique ». Considérées isolément et dans leur valeur intrinsèque, beaucoup des analogies que nous avons indiquées sont très discutables ; elles constituent cependant dans leur ensemble un faisceau de présomptions qui ne manque pas d'être suggestif.

Les analogies indiquées correspondent seulement à des idées, car dans la plupart des cas nous ne pouvons dire avec certitude si la forme du terme étrusque est verbale, nominale ou adjectivale. *A fortiori*, nous ne pouvons identifier les désinences diverses que comportent ces termes. Ce n'est pas avec une quarantaine de lignes d'un texte bilingue qu'on peut reconstituer la grammaire d'une langue inconnue.

Parmi les termes dont la forme apparaît nettement comme nominale on remarque par exemple :

scara, scare ; *husina, husine* ; *vinum*, col. VIII ;

hilarθuna, hilarθune ; *ceχam, ceχa*, col. XII, *ceχane*, col. VII.

Il en résulte que la langue étrusque présente des désinences casuelles. La comparaison des textes montre que *scara, husina, vinum*, sont des régimes directs ou accusatifs ; que *scare* est un cas indirect : à bord, dans le navire, que *hilarθune* est un nominatif et *hilarθuna* un régime direct ou indirect, ou encore un vocatif.

On voit de même que *ceχam* est un cas oblique : « aux pieds de... la fille... » ; qu'il en est de même de *ceχane* : ... « chez la déesse terrible ... ». Quand à *ceχa* « amenés par la déesse, fille... » ce cas oblique n'est peut-être qu'un nominatif : « la déesse amena ».

D'après ces constatations on serait porté à conclure que l'étrusque avait plusieurs déclinaisons, avec des désinences assez comparables à celles du latin et du grec. Mais l'examen des formes du pluriel ne confirme pas cette hypothèse. On a reconnu une forme en *-ac* ou *-aχ*, peut-être *-ec* :

ais. cemnaχ, coll. VIII, ville des Cimmériens, cas indirect ou possessif. *maθcvac*, col. X, mâles, nominatif ; *hatec. repinec*, rivages, cas indéciés, col. III, IV.

Ces exemples peu nombreux ne permettent pas de reconnaître une déclinaison. Des désinences de cette nature pour le pluriel ne se trouvent que dans les langues ougriennes, en hongrois par exemple, *hal*, poisson, *halak* ; *fül*, oreille, *fülek* ; ou encore en basque : *lurra*, la terre, *lurràc*.

Toutefois un pluriel de cette forme n'est pas dirimant en ce qui concerne les affinités indo-européennes puisque dans les langues slaves, en russe notamment, il y a un prépositionnel pluriel très caractéristique en *-akh* pour les trois genres : *слоны slone*, éléphant, *слонахъ slonakh*, des éléphants.

Il y a d'autres désinences encore : *-ri* : *flereri*, du navigateur, col. VIII ; *spureri*, les bornes, cas indirect, col. II ; *-θi* : *haθrθi*, *repinθi* ; parfois ces désinences prennent un *c* : *-ric*, *-θic*, mais peut-être les mots ainsi formés sont-ils des adjectifs, comme on le verra plus loin ; *-θi* indique aussi un cas oblique : dans...

Si nous rassemblons ce qui nous paraît quelque peu certain, nous voyons que c'est dans la langue basque que les analogies semblent être les plus complètes ; voici en effet les principaux cas :

	singulier	pluriel
nominatif	a	ac
accusatif		
vocatif		
possessif	aren	en
datif simple	ari	er
ablatif de mouv ^t	tic	taric

En ce qui concerne l'adjectif, certaines formes suivent, semble-t-il, la déclinaison du nom : *hilarθune cabre*, *hilarθuna cabra*.

Les formes en *-ic*, cf. lat. *-icus*, paraissent invariables et indépendantes du cas, cependant *c* peut disparaître : *etertic*; *zamtic*; *caperi* et *caperc*; *hursi* et *hursic*. Il en est de même des formes en *-l* et *-al*, cf. lat. *-ilis*, *-alis* : *neθunsl*, neptunien; *fustunsl*, dionysien, cf. *bacchanale*; *velθinal*, héroïque; *aisunsl*, divin; *cltral*, victime, destiné au couteau; *ursmnal*, victime, destiné au bûcher;

Ces mots sont souvent pris substantivement : *neθunsl*, la mer; *vipinal* (c. 53), lat. *pip-*, pigeons;

Il ne semble pas que ces formes soient déclinables; cependant on trouve *ulχnista* (c. 53), lat. *vulgus*, en troupe. Les formes en *l* peuvent prendre un sens adverbial : *vacl*; ou numéral : *esl*, premier.

En ce qui concerne le verbe, les renseignements que donne le texte d'Agram sont à peu près nuls. Des formes en *-aχ*, *-ac* toutefois attirent l'attention : *mlaχ*, nous plaçâmes, *flanac*, *flanaχ*, couchés. Peut-être cette désinence marque-t-elle le passé... Dans *raχ*, *raχθ*, l'articulation *χ* appartient au radical, lat. *rect-*. Un cas curieux est celui de la répétition, col. VIII : *hezine. ruze. nuzlχne, zati. zatlχne*.

Qu'indique la désinence *lχ ne* qui est peut-être double, *lχ-ne*? Une forme progressive : le soleil se rapprocha de l'horizon, l'ombre gagna peu à peu... ? on ne sait.

Les formes *flerχva*, *flerχve*, paraissent indiquer un gérondif.

Pour toutes ces formes verbales la comparaison avec les langues indo-européennes, comme avec les autres, ne donne aucune indication.

On a reconnu des adverbes et conjonctions : *vacl*, *etnam*, *acilθ ame*, etc. . . , mais on ne trouve guère trace de prépositions, ce qui confirme qu'en étrusque comme dans les langues agglutinantes cette partie du discours est remplacée par des suffixes casuels et des postpositions.

En résumé, autant qu'on en puisse juger, sur un fond très

ancien et peut-être d'origine ouralo-altaïque, décelé par une numération primitive qui se compléta de larges emprunts aux sources sémitique ou nilotique, la langue étrusque, dont le vocabulaire est constitué à peu près complètement avec les mêmes éléments que les langues grecque et latine, apparaît comme une sorte de patois ou de sabir gréco-latin dont la grammaire reste à reconstruire sur un thème agglutinant plus au moins modifié par l'influence du mécanisme inflexionnel ¹.

Le problème de la langue étrusque sera résolu sans doute facilement par les linguistes quand on possédera une quantité suffisante de textes avec leur traduction. Il serait bien surprenant que le cas de la momie d'Agram ait été unique. A l'époque où elle remonte, la ville d'Alexandrie était dans la première phase de son développement, et les aventuriers ainsi que les gens d'affaires y accouraient de toutes les parties de la Méditerranée ; il y avait dans la cité nouvelle, des colonies des diverses nations, et vraisemblablement une colonie étrusque. Sans doute, dans les cryptes de la Basse Égypte et dans les Musées, il y a d'autres momies qui recèlent entre les plis de leurs bandelettes des textes en langue étrusque. On a dit plus haut les raisons profondes qui portaient les Étrusques à substituer au Livre des morts des fragments de l'Odyssée. Si les copistes avaient tendance à reproduire plus spécialement les parties du début et de la fin du poème, ainsi que le *Nekuia* ou évocation des morts, au chœur XI, les autres fragments étaient probablement pris au hasard, et ceci laisse espérer que la découverte de nouvelles momies du même genre permettrait à chaque fois, par un travail d'identification devenu facile aujourd'hui, d'ajouter quelques dizaines de lignes au trésor bilingue que nous possédons déjà, de façon à arriver au minimum de cent cinquante à deux cents lignes qui suffirait sans doute aux linguistes pour travailler sérieusement et pour conclure.

Un autre fait important se dégage de l'identification du texte d'Agram.

A l'époque où il fut tracé, on était en pleine période alexandrine et les poèmes homériques jouissaient d'une vogue considérable. Les savants alexandrins s'en occupaient activement, et c'est l'un d'eux, Aristarque, lequel vivait sous Ptolémée Philo-

1. On observera que parmi les analogies relevées figurent un grand nombre de termes grecs archaïques.

mêtor au II^e siècle, qui aurait donné l'édition définitive de l'Iliade que nous possédons aujourd'hui.

Les peuples de la Méditerranée avaient abandonné depuis longtemps la numération par huit et les textes homériques de l'époque étaient adaptés en décimal. Le scribe étrusque n'a donc pas travaillé d'après un texte grec qu'il aurait traduit : on ne s'expliquerait pas le retour à une numération surannée, ou le choix d'un manuscrit grec très ancien, alors que des textes odysseens plus récents étaient répandus.

A quelle époque remontait ce texte étrusque archaïque ? La question revient à rechercher la période où les peuples méditerranéens comptaient par huit.

Nous savons que les populations du proche Orient qui atteignirent un haut degré de civilisation ont pendant longtemps compté par six, et que d'une façon générale le passage à la numération décimale s'est fait en deux étapes, grâce au système octaval dont on retrouve des traces dans les écrits de l'antiquité, voire dans l'Odyssée. Ainsi, il est dit au chant XVI (v. 243 et suivants) que les prétendants au nombre de cent huit étaient assis pour leur festin dans le mégaron. Or les dimensions de ce dernier sont connues : il avait dix mètres par douze, avec deux portes de deux mètres chacune, vraisemblablement ; son milieu était occupé par quatre colonnes, de sorte que le seul arrangement possible des convives était suivant la périphérie. En comptant cinquante centimètres pour chacun d'eux, ce qui est assurément un minimum, et compte tenu des coins qui font perdre chacun deux places, on arrive à un total de soixante-douze. Le nombre de cent huit est donc erroné, ou plutôt il est exprimé dans le système par huit, puisque, en effet, une centaine octavale : $8 \times 8 = 64$, plus huit, donne bien soixante-douze...

On peut remonter plus haut dans cette voie : le parallélisme que nous avons reconnu entre le thème de l'Odyssée et celui de l'au-delà dans la croyance égyptienne fait correspondre à l'assemblée des prétendants le tribunal infernal d'Osiris avec ses quarante-deux assesseurs et l'exécuteur Khnou, soit quarante-quatre personnages. Il est bien singulier de remarquer que dans le système à base six, 44 est une centaine sextaire, 6×6 , plus huit, exactement comme 72 dans le système par huit est une centaine octavale, 8×8 , plus huit, est comme 108 en décimal est encore une centaine plus huit...

C'est dans la Bible qu'on retrouve la trace la plus nette de ces changements successifs. Comme les Hébreux furent en contact intime aux diverses périodes de leur histoire avec les Égypt-

tiens, avec les populations de la Mésopotamie, avec les Phéniciens qui entretenaient des relations courantes avec tous les peuples de la Méditerranée, on doit admettre que les renseignements donnés par l'Ancien Testament concernant la numération correspondent, quant aux époques, à peu près à la situation générale des peuples de la Méditerranée et du proche Orient.

Quand on lit la Bible on est frappé des anomalies que présentent les renseignements numériques que contient le texte, surtout en ce qui concerne la durée de vie des personnages. Au début de la Genèse ils vivent un grand nombre de siècles, et les chiffres s'expliquent par ce fait que le mot traduit par année représentait une période beaucoup plus courte, le mois. Plus loin les âges sont moindres ; jusqu'à l'Exode apparaissent des chiffres de cent quarante à deux cents ans qui ne s'expliquent que grâce au comput par six. Puis ce sont des âges de l'ordre du siècle, avec Moïse, Josué, etc., qui décèlent la numération par huit. Autant qu'on en puisse juger, ce système est en usage sous les Juges, mais à partir de Saül, sous les Rois, les textes indiquent des durées normales ; l'adoption du système décimal est chose faite, et selon toutes probabilités, elle se produisit vers 1100 avant J.-C.

On admet généralement que la guerre de Troie eut lieu un peu après 1200 av. J.-C. Il en résulte que le récit des aventures d'Ulysse ne put se constituer que vers 1150, et que par suite le texte *odysséen* en langue étrusque sur lequel s'est réglé le copiste de la momie d'Agram était de la seconde moitié du douzième siècle avant J.-C., de 1150 à 1100. Ainsi, faisant la part de l'alaé que comportent ces déductions, il semble bien qu'antérieurement à l'an 1000 avant J.-C. et dans la période d'un siècle ou deux qui a suivi la guerre de Troie et le retour d'Ulysse, il a existé un récit écrit en langue étrusque des aventures de ce personnage, et que ce récit était très voisin de celui que nous connaissons aujourd'hui, à tel point que de nombreux fragments dénotent presque une correspondance mot à mot.

A cette époque les Étrusques n'étaient pas encore installés en Italie, selon toutes probabilités, et dès lors il ne peut s'agir que de leurs ancêtres qui, au dire d'Hérodote, habitaient la Lydie, arrière-pays de la côte ionienne.

On n'est pas fixé sur l'époque où vécut Homère, ni sur le lieu de sa naissance. On admet généralement qu'il vécut en Ionie à une époque ne remontant pas au delà du neuvième siècle, et qu'à ce moment les Grecs ne connaissaient pas l'écriture ou du moins ne possédaient qu'un « graphisme » rudimentaire à peu près incapable de fixer les douze mille vers de l'*Odyssée*. C'est le princi-

pal argument de Wolf et de ses partisans pour soutenir qu'Homère n'a jamais existé. Cet argument tomberait puisqu'un texte étrusque plus ancien aurait existé. Nous laisserons à de plus savants que nous le soin de voir si dans ces conditions le rôle d'Homère ou des rhapsodes ioniens n'aurait pas été précisément de mettre en vers grecs impérissables un poème ou un récit primitif paléoétrusque, ce qui expliquerait en particulier la ressemblance des mots tels que Athéné et Laërte avec les termes bien étrusques *aisna* et *Larθ*, ainsi que la popularité dont jouissait le souvenir d'Ulysse en Tyrrhénie...

F. BUTAVAND.